



LE SOUPIR DES MORTS

(BALLADE)

Déjà, se voile le village
Sous l'ombre épaisse de la nuit,
Et du paisible voisinage
Le vent n'apporte point de bruit.
Au foyer veille la famille,
Devant la braise qui pétille,
La cloche qui tinte, dès lors,
Exhale le soupir des morts.

A chacun cette voix rappelle
Celle d'un être qu'il aimait,
Oui, la mémoire est bien fidèle,
C'est cette voix qu'il reconnaît.
Par quel pouvoir viens-tu sur terre ?
O mort, dis-moi, par quel mystère ?...
Et la cloche qui tinte, alors,
Exhale le soupir des morts.

C'est la plainte qu'un père adresse,
Dans sa souffrance, à son enfant ;
Celle d'une mère en détresse,
D'une sœur, d'un frère, implorant
Un seul secours : une prière...
Et l'âme s'émeut toute entière
A ce touchant soupir, qu'alors,
La cloche exhale pour les morts.

C'est dans de dévorantes flammes
Qu'ils gémissent, privés de Dieu ;
Ayons donc pitié de ces âmes !
Pour les délivrer de ce lieu.
Prions le ciel à leur demande :
L'amour même nous le commande ;
Ainsi, nous pourrions, sans remords,
Entendre le soupir des morts.

MARIE-LOUISE.

LA DERNIERE LETTRE



A bataille était finie.

Là bas, le soleil rouge se couchait derrière la colline, tandis que, sur l'escarpement de la vallée, des batteries légères poursuivaient de leur feu l'armée en déroute. Tout au sommet du coteau, près de l'église en cendres, un homme, dont la poussière couvrait l'uniforme, attendant les galons et éteignant les ors, regardait ces troupes qui remontaient, lasses, vers Frœschwiller et que le matin il rangeait, joyeux, en ligne de bataille sur les hauteurs de la Sauer.

Et tout autour, auprès de Wœrth en flammes, l'œil n'apercevait plus que cadavres d'hommes et de chevaux, caissons et affûts brisés, vestiges terribles d'une lutte atroce ! Ici, une pièce égueulée baillait au ciel, formidable dans sa déchéance même ; là, une tranchée à peine commencée et déjà comblée par un amas de tuniques bleues et de pantalons rouges gisant confondus dans le pêle mêle du corps à corps. C'était la sanglante illustration du mot de Dragomiroff : la baïonnette est une lune.

Lentement, le flot de l'armée montait, encombrant les routes, avec cette désespérance de troupes confiantes le matin de la confiance même de leur chef, et qui, vaincues le soir, ne savent plus qui rendre responsable de leur défaite. Dans les houblonniers, vers Niederbronn, les cuirassiers s'immortalisaient dans une charge fameuse, et, à travers bois, des bataillons entiers s'engouffraient avec des cris et des clameurs confuses, tandis que, derrière eux, les obus allemands traçaient leur sillon lumineux. De-ci de-là, le feu de la mousqueterie soutenait encore l'honneur de la retraite et arrêtait la poursuite trop prompte.

Retraite par échelons ! Combien cela semblait facile quand on lisait ces trois mots dans la théorie bleue autour du poêle rouge, et que l'on com-

mentait avec le capitaine instructeur les dispositions savantes à adopter en pareil cas ! Et, de Jomini au général de Brack, tous les auteurs se pressaient à l'appui de l'élégante démonstration du professeur, sans oublier la correspondance de Napoléon ni les exemples tirés de la campagne d'Italie. Mais maintenant le capitaine instructeur avait été tué à Wissembourg, et le lieutenant, jadis son élève, courait sur la ligne de feu d'un tirailleur à l'autre songeant à la pratique et oubliant Jomini, de Brack et Napoléon lui-même, pour ne penser qu'à prolonger la résistance n'importe comment.

On était alors derrière une haie, et la fusillade en partait nourrie avec de soudains crachements et des commandements brefs. Chacun oubliait que depuis vingt heures il n'avait rien mangé, pour se souvenir seulement que depuis midi on était vaincu. Soudain une lueur s'alluma à l'horizon dans la ligue allemande, puis ce fut un nuage de fumée crevant en plein ciel avec un bruit de tonnerre, et un obus à balles éclata au milieu des Français, y semant le silence, éteignant d'un seul coup tous les feux de la haie.

En haut, vers Reichshoffen, les clairons envoyaient les dernières notes de la retraite.

La balle avait déchiré la tunique près du col et, traçant un sillon sanglant à travers le drap bleu, était entrée profonde dans la poitrine, près du cœur. Aux côtés du lieutenant, abattu par le même orage, un caporal de turcos avait lancé, farouche, un dernier : "Allah illa Allah !" vers le ciel assombri, puis l'enfant de l'Atlas était retombé grave, majestueux dans la mort.

Le crépitement des balles s'atténuait et la lutte semblait tourner le petit bois. On n'entendait plus auprès de la haie que des plaintes singulières, des appels désespérés, des noms jetés au vent dans un dernier spasme et "l'à boire" fiévreux crié par les mourants à toute cette nature impassible dans sa sérénité glorieuse et froide. Le lieutenant comprit que tout était fini, bien fini : comme une liqueur chaude, le sang coulait de sa poitrine ouverte, sans qu'il songeât même, dans la désespérance de cette journée, à le retenir par un bandage. Et alors, dans ces minutes effroyables de lucidité qui précèdent une agonie, il repassa sa vie toute entière depuis son enfance, là-bas à Soultz, jusqu'au roman de la vingtième année, jusqu'à la naissance du bébé rose qui, bercé par sa jeune femme, murmurait peut-être son nom à cette heure. Ah ! comme ces souvenirs renouvelaient son angoisse et comme tout ce passé lui était cher ! Qu'en restait-il au soldat qui allait mourir ? Rien. Mais non, il se trompait, et d'un geste brusque, le lieutenant fouilla dans sa tunique, en arracha une lettre, la dernière qu'il eût reçue, et, sous la pâle clarté de la lune, il relut...

"A boire !" murmuraient autour de lui les mourants, tordus par une convulsion suprême, tandis qu'au fond du ravin deux chevaux blessés hennissaient lugubrement et essayaient d'entraîner la prolonge à laquelle ils étaient attachés.

"Et je t'écris près du cher ange, tandis que la lampe éclairait son visage rose et qu'il te sourit en rêvant. Ah ! mon ami, reviens vite : les capucines grimpent vers le toit, tout sourit dans le jardin, et maman et bébé regardent chaque jour sur la route pour voir si tu n'apparais pas dans le soleil avec le ruban rouge sur la poitrine et des franges d'or à chaque épaule. Ce sera bientôt fini n'est-ce pas ?"

Un sourire plissa la face éteinte du lieutenant ; il y avait dans cette contraction de l'ironie et du désespoir ; puis la main se crispa, et tandis que l'œil restait grand ouvert, interrogateur vers le ciel, un froid glacé monta lentement.

Le brouillard arrive bleu et glissant à travers les arbres, une longue bande blanche indique le cours de la Sauer. Sur le champ de bataille, le gémissement est devenu plainte, la plainte râle. C'est la fin.

* *

Entre deux ceps de vigne, à moitié couvert par les pampres, le lieutenant reste étendu, tenant encore dans sa main glacée le petit carré de papier blanc.

Déjà apparaissent à l'horizon les fossoyeurs ailés, plus terribles encore que les maraudeurs. Ils ac-

courent sentant la mort, flairant le cadavre. C'est un vol noir de corbeaux, ils s'arrêtent, hurlant au-dessus de l'hécatombe humaine, et tournoient lentement, chacun semblant choisir sa proie. Puis, d'un coup brusque, le vol entier s'abat avec un autre, avec des airs curieux et des terreurs brusques devant quelques turcos qui remuent encore. C'est la revanche des bêtes.

Et le cri se prolonge, effaçant tout autre bruit sous son hurlement sinistre. Koa ! Koa !

* *

Le corbeau ! Il est noir : l'œil de jais s'illumine sous sa tête intelligente, la queue a un hochement singulier et, à le voir fantaisiste dans sa besogne macabre, il semble que ce n'est plus là un animal vulgaire, mais quelque création d'Edgard Poe que le fatal génie des batailles a animé de son souffie.

Et il volette d'un cep à l'autre, indécis dans le carnage, repu peut-être et ne voyant dans ces cadavres qu'une mise en scène curieuse, qu'un amusement de plus. Mais le voilà qui s'acharne après une boucle dorée, désireux d'emporter ce quelque chose qui brille, obsédé par ce miroitement, hypnotisé par cette lueur, et comme l'aiguillette résiste, il grimpe, familier, sur la poitrine inerte, et avise entre les doigts crispés, la lettre blanche, missive suprême que le lieutenant relut avant de mourir.

Et alors, avec des airs de bête sauvage, semblant prendre au sérieux son rôle cruel, le corbeau s'acharne après la feuille blanche, la déchiquette à coups de bec, et, comme en légers flocons de neige, livre à la risée du vent l'amour de la femme maintenant veuve, l'espoir du bébé aujourd'hui orphelin.

Z.

LA CAPTURE D'UNE MAITRESSE D'ÉCOLE

—Oui, dit Jacques, en se jetant aux pieds de la jolie maîtresse d'école, je vous aime et j'irais au bout du monde pour vous.

—Vous ne pouvez pas aller au bout du monde pour moi, Jacques. Le monde ou la terre, comme on est convenu de l'appeler, est ronde comme une boule et légèrement aplatie vers les deux pôles. L'une des premières leçons des éléments de la géographie est consacrée à la forme du globe. Vous devez avoir étudié la géographie quand vous alliez à l'école.

—Sans doute, mais...

—Et ce n'est plus une théorie. Les navigateurs qui ont fait le tour du monde ont établi cela comme un fait.

—Mon Dieu, je le sais bien. Mais je voulais vous dire que je ferais n'importe quoi pour vous plaire. Ah ! chère Félicité, si vous saviez le vide douloureux...

—Le vide n'existe pas, Jacques. La nature a horreur du vide ; mais en admettant qu'il y eût une chose semblable, comment se fait-il qu'il y ait une douleur dans le vide dont vous parlez.

—Je voulais dire que ma vie sera triste sans vous ; que vous êtes ma pensée de tous les jours et mon rêve de toutes les nuits. J'irais partout pour être avec vous. Si vous étiez en Australie ou au pôle nord, je volerais vers vous. Je...

—Voler ! Il s'écoulera encore un siècle avant que l'homme trouve les moyens de voler. En supposant qu'il fut possible de triompher des lois de la gravitation, il resterait toujours la difficulté de maintenir l'équilibre.

—Eh ! bien tant qu'à l'équilibre, je dois vous dire que j'ai à la banque une somme suffisante pour le maintenir—sans voler, et que je veux vous avoir pour ma femme, là !

—Oh ! alors, Jacques, c'est une autre affaire et je...

Laissons tomber le rideau.

Carnet d'un philosophe humoriste :

"Farceuse de langue française, qui prétend que le verbe *se marier* est un verbe réfléchi !"